

BIBLIOGRAPHIE

La saison dévastée, D. Renard éditeur, 1968.

Celle qui ne dort pas, Paris, 1971.

Croyant nommer, Galanis, 1972.

Dans le vide qui vient, Maeght, 1976.

Comme un sol plus obscur, Galanis, 1979.

Terres, travaux du coeur, Flammarion, 1979.

Un lieu hors de tout lieu, Galilée, 1979.

Traductions

Octavio Paz, Le Singe grammairien, Skira, 1972.

Jorge Guillén, Cantique, Gallimard, 1977.

Octavio Paz, Pétrifiée Pétrifiante, Maeght, 1979.

Poèmes parallèles (Góngora - Quevedo - Jiménez-Guillén - Aleixandre - Vallejo - Paz - Pizarnik-Pessoa - Gimferrer), Galilée, 1980.

Claude ESTEBAN

Lecture

Mercredi 5 Mai 1982

à 19 h 15

dans l'auditorium du musée

Entrée libre

BULLETIN A. R. C. POÉSIE

PRÉSENTÉ PAR EMMANUEL HOCQUARD

au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris
11, avenue du Président Wilson - 75116 Paris

cinquième année

N° 78

Claude ESTEBAN

I

L'arbre. Je ne sais plus son nom. J'évite
son écorce. Je me protège mieux. J'ai tout le
temps pour moi. J'endure le dedans d'une
consonne. J'ai tout un jour pour reprendre,
pour effacer.

A deux pas de mon but, la menace du mot
fourmi.

II

Quelqu'un est là. Quelqu'un bouge dans
l'angle de ma tête. Traverse mon reflet.
Trouve l'issue. Qui décide au dehors, qui
parle, qui m'interpelle ? L'espace est neuf.
L'air se rassemble en son milieu. Sur la
page du jour, pas un seul mot d'écrit.

III

Tu es nue, maintenant. Tu es noire dans
tes forêts. Tu cries plus fort quand les
couleuvres de ma soif te mordent.

Tu es nue pour toujours. Je t'épouse.
Je te poursuis. Tu meurs, tu ne meurs pas,
tu meurs. Je te traverse d'une flèche folle.

IV

Tes soleils vifs, vieux compagnon du ciel
qui tourne ! J'aime ce pollen jaune sur mes
mains. Je suis l'autre. Je suis le même. Tout
un automne, j'ai dormi. Non, je ne saurai plus
qui me réveille. La mousse est là et la lenteur
savante des coquilles. O cher redoublement.

Tout l'humide s'émeut. Monte jusqu'à ma
bouche. Je boirai. Je serai cette paille aride
qui s'engorge.

V

On m'emportera sans me voir. On dira qu'il
fait jour, que la pluie tombe. On laissera
sous la table un vieux soulier. Qui d'autre
pour se souvenir ? Mon souffle ne sera plus
moi. Le reste appartient aux arbres.